

Le mobile de la Dreigliederung sociale **Conditions de vie de la dignité humaine — Partie I** *Martin Kollwijn*

« *Würde des Menschen — Nichts mehr davon, ich bitt euch. Zu essen gebt ihm, zu wohnen Habt ihr die Blöße bedeckt, gibt sich die Würde von selbst.* »¹

(« Dignité de l'être humain — Rien de plus, je vous prie. Donnez-lui à manger, à se loger, Avez-vous couvert la nudité, la dignité s'offre d'elle-même. »)

Cet épigramme n'est pas de Bertold Brecht, mais plutôt de Friedrich Schiller. Celui-ci a éprouvé dans sa chair comment la vie peut être indigne au point de ne pouvoir mériter le pain quotidien qu'avec peine. L'auteur et professeur d'histoire fit tout pour nourrir femme et enfant, il en tomba malade et mit sa vie en danger. Par chance, un bienfaiteur danois donna une bourse grandiose au poète convalescent, laquelle lui donna la possibilité de se consacrer, trois années durant sans avoir faim, à l'étude de Kant et à l'esthétique. En remerciement et comme fruit mûr de ces années, il écrivit les « *Lettres sur l'éducation esthétique de l'être humain* ». ² Que la dignité ne résulte pas d'elle-même, lorsque par l'apaisement des besoins quotidiens de l'être humain, sa nudité est couverte, Schiller le savait aussi. La proclamation des Droits de l'Homme par la Révolution française l'enthousiasma. Au moment où la même Révolution décapita la dignité avec l'être humain, il en fut désappointé.

« La dignité de l'être humain est intangible ». Celui qui rétorque à bon compte à cette phrase du premier article de la Constitution allemande, que la dignité humaine est pourtant lésée de manière multiple n'a pas compris son sens. C'est l'échelle de mesure inaliénable de toutes les lois suivantes. Combien facilement la dignité humaine est foulée au pied, les rédacteurs de la Constitution le savaient aussi très bien. Ils avaient encore fraîchement devant les yeux l'abomination du national-socialisme qui, au centre de l'Europe, avait précipité dans l'abîme toute dignité et toute morale. Ce savoir se coula dans la formulation de la loi fondamentale (*Grundgesetz*) et dans son échelle de mesure. Mais on fait dire au papier ce qu'on veut. L'Angleterre n'a pas de Constitution, et pourtant les Droits de l'Homme y valent. L'Union soviétique avait une des meilleures Constitutions du monde mais la réalité de la vie était autre. Pour la valeur effective de la dignité de l'être humain, une Constitution bien formulée n'est ni nécessaire ni suffisante, mais souvent utile. Quelles conditions préalables doivent être remplies pour qu'elle vienne à l'existence — ou bien formulé autrement : comment sont les conditions de vie de la dignité humaine ?

Une condition préalable c'est tout d'abord que par la nourriture, le logement et le vêtement, la nudité de la nécessité corporelle soit couverte au début. On peut comprendre que des travailleurs itinérants chinois, qui doivent chaque jour se soucier de faire cesser cette nécessité, considèrent les Droits de l'Homme comme un luxe superflu. Qu'est-ce que cela leur chaut que l'accomplissement de ces besoins est aussi un Droit de l'Homme ? Les Droits de l'Homme sont pourtant universels. D'autres les acquièrent de haute lutte, ils sont capables de maintenir leur dignité dans les conditions souvent inhumaines d'une prison et sont prêts à payer les droits de liberté de leur vie le cas échéant. Cela requiert quoi qu'il en soit des forces intérieures telles qu'elles peuvent être acquises, par exemple, par l'éducation esthétique de Schiller. L'épigramme citée et ses lettres esthétiques formulent diverses *conditions de vie de la dignité humaine*. Dans la première partie, cet essai discute brièvement la façon de rendre visible la réalité sociale pour considérer ensuite comment une chose publique [*res publica*] doit être conçue afin qu'en elle, les conditions de vie de la dignité humaine puissent y être amenées. On fonde dans la première partie la raison pour laquelle un penser en équilibre fluant est fructueux, pour pouvoir se représenter plus exactement le contexte sociétal. Dans la seconde partie, on exposera ensuite la parenté interne de la sensation du droit et de la compréhension de l'eau à l'appui d'un exemple. Cette partie explorera aussi quel principe homogène traverse toutes les composantes (*Glieder*) de la société humaine. Une question importante n'est pas seulement *en quoi*, mais encore aussi *où* les diverses composantes de la société ont leur unité d'opération. Pour que la dignité humaine en Europe trouve durablement des conditions propices, son Union a besoin d'une nouvelle Constitution et donc, autrement dit, la question se pose : Qu'est-ce qui est indispensable pour concevoir de manière européenne l'échelle de mesure d'or de la dignité humaine ?

La visibilité de la réalité sociale

Que l'on se représente, une fois seulement, que l'on puisse ne voir sensoriellement que les chaussures d'un être humain, alors que tout ce qui le reste serait suprasensible. Ainsi pourrait-on certes déterminer le nombre

¹ Friedrich Schiller : *Recueil des œuvres* vol.1, Munich 1987, p.248.

² Voir du même auteur *Recueil des œuvres* vol.5, Munich 1993, pp.570-669.

des êtres humains et suivre leurs déplacements par le mouvement des chaussures, mais bien peu de chose au-delà. Si les gens ôtaient leurs chaussures, ils seraient alors totalement invisibles. Or c'est quelque chose de semblable qui se passe avec la réalité de la vie sociale. Nous amenons au jour le monde social, constamment ensemble, certes, mais ce que nous pouvons en voir ce n'en est qu'une toute petite partie. Communément, nous tenons cette partie pour le tout. C'est pourquoi des concepts sociaux deviennent si vite abstraits. Sans voir concrètement devant soi la vie dans toutes les universités, ateliers, salles de concert, espaces culturels et ainsi de suite, on n'est pas véritablement censés parler de la vie spirituelle d'un pays. Tout aussi peu de son économie, sans connaître sous une forme concrète la vie dans toutes entreprises, places commerciales et autres. Cela vaut pour la totalité de la vie sociale. Mais personne n'est capable de cela. Et la perception sensible n'y suffirait pas non plus car ce sont les relations et processus qui importent beaucoup plus. Pour ceux-ci il y a certes bien des concepts et méthodes abstraits qui ont été formés par l'appréhension statistique, mais pas de représentations appropriées qui tombent sous le sens.

« C'est pourquoi vous avez besoin d'une imagination pour concevoir correctement le concept de denrée. Et vous avez besoin d'une inspiration, pour concevoir le concept de travail et vous avez besoin d'une intuition pour appréhender le concept de capital », dit un jour Rudolf Steiner voici cent ans.³ Cela ne vaut pas seulement pour les concepts de base de l'analyse économique marxiste, mais plutôt pour la vie de la totalité de la société. Deux années plus tard, il déclara :

On ne peut pas susciter une configuration sociale avec ce penser-là qui s'est confirmé dans la science de la nature. Par contre, cet autre penser, qui se fraye un passage vers l'imagination tout en s'emparant de quelque chose d'objectif, qui s'offre à vivre comme mobile et non pas à chômer, mais plutôt à l'instar d'un processus avec des possibilités infinies de développements dans un domaine relativement petit ou encore sur un grand domaine — ce penser-là pénètre profondément dans toute cette vie mouvante du capital, du travail, de l'économie et ainsi de suite.⁴

Jusqu'à ce que tous les degrés soient escaladés jusqu'à ceux de la connaissance supérieure, cela durera encore bien longtemps, mais il est dans l'époque actuelle, pour le moins, de débiter en se débrouillant au travers des premiers degrés et d'appréhender quelque chose de la réalité sociale.

La philosophie sociale moderne a ouvert l'accès idéal vers un monde de vie sociale.⁵ Mais à plus d'un le cheminement conceptuel apparaît tout d'abord encore bien trop abstrait. À mes yeux, le disciple de Beuys, Johannes Stüttgen, appartient au petit nombre de ceux qui ont pu élaborer et enseigner des concepts vivants pour le social. Lorsqu'on comprend le principe du levier ou de la balance, on peut concevoir les principes d'action d'un système de vases et de canalisations communicants. Partant de là, on peut en pensant percer à jour les relations et processus de l'écoulement liquide. L'organisme d'un fleuve forme une image réelle et une transition vers de réels processus vivants. Ainsi peut-on passer de la conception d'un contexte mécanique [En plus de l'un des rares qui ne « consomme pas d'énergie » ! *Ndt*] et s'élever à ceux de la vie. Dans ce qui suit, on va oser (*wird gewagt*) un premier pas en direction d'une vue intuitive de la cohérence sociale en tant que dispositif de nombreux équilibres (*Waagen* [car l'allemand, avant « d'oser », « pèse » ! *ndt*]) ou mobiles.

Le contexte social

Tout un chacun a le droit de déterminer lui-même son monde de vie. Il ne rencontre sa limite que dans le droit égal des autres [à faire de même, *ndt*]. Dans son exercice de ce droit, nous devons nous entendre avec nos semblables. Les droits des animaux et de la nature et d'autres sujets, qui ne sont pas des êtres humains, ne deviennent dans cette mesure efficaces que s'ils sont représentés par des êtres humains. Dans le droit à la libre auto-détermination, tout être humain fonde la démocratie. Mais l'état de droit démocratique ne peut pas instaurer lui-même les conditions de vie de ses citoyens. Une parole célèbre, de l'ancien juge constitutionnel, Ernst-Wolfgang Böckenförde, a la teneur suivante : « L'état libéral [ici « libéral d'opinion » et non pas de mentalité économique libérale, ce qui est encore autre chose, *ndt*] sécularisé vit de présuppositions, qu'il ne peut pas lui-même garantir. »⁶ La démocratie libérale est renvoyée aux mentalités, convictions politiques et facultés que ne peut

³ Rudolf Steiner : *Compréhension sociale à partir de la connaissance de la science spirituelle (GA 191)*, Dornach 1989, p.54.

⁴ Du même auteur : *L'Anthroposophie, ses racines cognitives et ses fruits de vie (GA 78)*, Dornach 1986, p.160.

⁵ Exemple, Jürgen Habermas : *Théorie de l'action communicative*, Francfort-sur-le-Main 1981.

⁶ Ernst-Wolfgang Böckenförde : *État, société, liberté*, Francfort-sur-le-Main, 1981, p.60 : « L'état libéral sécularisé vit de présuppositions, qu'il ne peut pas lui-même garantir. C'est le grand coup d'audace qui, pour l'amour de la liberté, s'est engagé. En tant qu'état libéral, il ne put subsister de son côté que si la liberté, qu'il garantit à ses citoyens, est

avoir produites qu'une culture cumulant une expérience historique dans un processus laborieux. [Lequel représente beaucoup de morts et de sacrifices au nom de ceux qui ont survécu. *Ndt*]. Une démocratie ne peut pas être octroyée de l'extérieur à un pays, au contraire, une attitude démocratique doit grandir de l'intérieur de ce pays. [La démocratie ne s'exporte pas d'un pays à un autre, *Ndt*]

Et pour faire plus que pouvoir recouvrir la nudité de l'être humain, la démocratie d'un pays est renvoyée à une économie, pour ainsi dire, « qui fonctionne ». Lorsque l'économie est en mauvaise posture, la démocratie en subit aussi des dommages. Elle peut certes contribuer à ce que l'économie fleurisse, mais ne peut pas le garantir. C'est là aussi un préalable sur lequel repose un état de droit démocratique, mais qu'il ne peut ni instaurer lui-même ni garantir. Cela vaut au fond pour tous les domaines de sociétés. On peut par conséquent élargir la parole de Böckenförde : l'économie, la vie juridique et la culture, vivent chacune de présuppositions que peuvent seulement créer les deux autres composantes sociétales et certes cela d'autant mieux qu'elles peuvent, chacune des deux, mieux fonctionner en conformité avec leurs lois propres. Ces lois sont à chaque fois différentes pour les trois composantes sociétales.

La devise de la Révolution française en caractérisa leurs principes : *liberté, égalité, fraternité*. Ils furent donc proclamés [seulement, *ndt*] à la fin du 18^{ème} siècle ; l'état français empreignit leur résolution sur le bord de ses pièces de monnaie, mais [beaucoup, *ndt*] moins dans la vie effective. [Il faut dire, *ndt*] Que ces principes semblaient difficilement conciliables entre eux et se bloquer mutuellement dans leur mise en application. Au 20^{ème} siècle seulement [avec l'avènement de Rudolf Steiner, *ndt*] fut reconnu qu'ils avaient des domaines différents de valeur. Le mouvement de la *Dreigliederung*, fondé par Rudolf Steiner au début du 20^{ème} siècle, exigea la liberté pour la vie spirituelle, l'égalité dans la vie juridique et une économie solidaire-associative. Ce mouvement ne put certes pas s'imposer. Pourtant au-delà de sa fin officielle, l'idéal de la *Dreigliederung* sociale détermina l'effort et le penser de nombreuses gens. À ce qu'il en resta au moins, appartient désormais mondialement la pédagogie Waldorf qui célèbre, en 2019, son centenaire d'existence concrète.

Une société est d'autant plus humaine et productive socialement que les trois composantes sont libres dans leur domaine respectif et que chacune d'elle peut se mouvoir dans ses relations avec les deux autres. Pour cela elles doivent être séparées et dépendre dans le même temps les unes des autres, c'est-à-dire qu'elles doivent être associées entre elles au plus haut point pour pouvoir se donner mutuellement ce par quoi elles sont uniquement capables de vie. Chaque domaine de composante doit seulement vivre de ce que les deux autres peuvent lui donner. Elles sont interdépendantes. Pour illustrer cette interdépendance, l'image du mobile est appropriée. Cette métaphore est marquée par Jürgen Habermas. Dans la réponse à une enquête du journal français *Le Monde*, Habermas évoqua comment il serait possible de « remettre en mouvement dans le jeu des interactions de l'instrumental-cognitif d'avec la pratique-morale et l'expressif-esthétique, mis au repos dans la pratique quotidienne aliénante, à l'instar d'un mobile, qui s'est obstinément abattu. »⁷ Autrement dit, il s'agit de la question savoir comment les forces de la science, de l'art et de la religion peuvent être ré-associées et produire de nouveau une interaction féconde.

La société aussi apparaît comme « un mobile qui s'est obstinément abattu » [Faute d'être spirituellement « suspendu » — voir plus loin dans le texte — il s'est abattu ! *Ndt*]. Pour pouvoir remettre en mouvement le mobile de la société, ses composantes doivent être « dés-entortillées » [guillemets du traducteur]. Ces questions si diverses quant à son dés-entortillement et dans le même temps quant à l'association de l'artistique, du scientifique et de la raison morale, sont réunies dans l'image du mobile. Elles sont interdépendantes sans plus. Car la réduction de la raison à son empreinte scientifique est aussi une répercussion et une cause originelle dans le même temps, du méli-mélo sociétal. Dans les termes précis du sociologue : « *L'unilatéralité de l'instrumental cognitif du concept moderne de rationalité reflète l'unilatéralité objective d'un monde de vie capitaliste modernisée.* »⁸

Or cette rationalisation moderne a individualisé l'être humain. Nous lui devons l'émancipation de ces puissances sociales autrefois dominantes ! Mais la même modernisation qui l'a libéré, menace à présent de lui ravir les fondements de sa vie. Theodor W. Adorno et Max Horkheimer ont amené ce dilemme au concept

régulée de l'intérieur, à partir de la substance morale de l'individu et de l'homogénéité de la société. D'un autre côté, il ne peut pas lui-même s'exclure de ces forces de régulation internes, c'est-à-dire au moyen du droit et des commandements autoritaires, tenter de se garantir sans renoncer à son caractère de libéral et — au plan séculaire — rechuter ainsi dans cette revendication de totalité, dont il fut aidé à sortir dans les guerres civiles de religion. » [C'est pourquoi, il fut signalé en 2017, lors du 5^{ème} centenaire, ce que notre propre liberté devait aux 85 revendications de Luther sur la porte de l'église de Wittenberg. Mais qui a vu cela parmi ces anthroposophes-là, que j'ai rencontrés dans les groupes d'étude, qui critiquent et méprisent la démocratie ? *Ndt*]

⁷ Jürgen Habermas : *L'absence de profondeur de la critique de la rationalité* dans, du même auteur : *La non-vue d'ensemble*, Francfort-sur-le-Main 1985, pp.136 et suiv.

⁸ *Ebenda*

d'une « dialectique du rationalisme ». ⁹ Ne disposant naturellement pas d'un tel concept, Friedrich Schiller le [rationalisme, *Ndt*] décrit en détail au commencement de ces *Lettres sur l'éducation esthétique de l'être humain*. Ces lettres peuvent être considérées comme une réponse à la division décrite de la modernisation.

L'éducation esthétique de Schiller suit le même but que la Révolution française — ratée à ses yeux — : amener *les conditions de vie de la dignité humaine*. L'état démocratique ne peut pas instaurer lui-même ses présuppositions. Mais doit-il détruire nécessairement ses propres conditions de vie ?

Il ne le doit pas si les composantes de l'existence sociale peuvent être libres les unes vis-à-vis des autres comme à l'instar d'un mobile. À quoi ressemble un tel mobile, considéré de plus près ? Les trois composantes : droit, culture et économie, réunissent en chacune d'elle une triade de sous-composantes. L'état de droit distingue le législatif, l'exécutif et le judiciaire. La culture est *gliedert* à l'instar du mobile d'Habermas, en un instrumental-cognitif, une pratique-morale et une expression esthétique, ou bien, exprimé dans les termes plus simples de Goethe : en science, religion et art. Et l'économie englobe production, consommation et circulation. Le mobile possède déjà ainsi neuf sous-composantes. Toutefois chacune d'elles renferme dans la vie réelle trois domaines. La production économique, par exemple, l'agriculture, l'artisanat et l'industrie ; le commerce : commerce en gros, commerce de détail et transport des marchandises ; Et à un autre bout de la structure sociale, la jurisprudence distingue les rôles du plaignants, des avocats et des juges. Ce ne sont là que quelques exemples. Reconnaître tous les 27 sous-domaines dans la vie réelle, cela exige une expérience empirique, car l'empreinte exacte peut en être différente dans chaque pays et à tout moment. On pourrait objecter que cela vaut aussi toutefois pour les niveaux plus élevés de la structure sociale. Et divers pays et époques réalisent une *Gliederung* diverse. Mais ce dont il importe, ce n'est pas que l'accomplissement puisse être autre à tout moment et partout, mais plutôt que les *composantes* (*Glieder*) désignées puissent se mouvoir librement les unes par rapport aux autres tout en étant pourtant associées les unes aux autres. Comment, à titre d'exemple, les forces du marché, de la politique et de l'opinion publique s'équilibrent tout en étant dans le même temps unies à un niveau supérieur ?

Dégager les abattis, ordonner les associations/connexions

Là où elles ne sont pas « séparées-unies », là naissent les problèmes. Une des premières choses qui sont encaissées sur la voie de la dictature, c'est la séparation des pouvoirs. L'exécutif tend à arracher tout le pouvoir à soi [d'où en France moderne la nécessité d'avoir, pour le président de la République, une Chambre de députés majoritaire à sa botte ! *ndt*]. On sait qu'à Bruxelles, la bureaucratie et la puissance des *lobbies* menacent d'étouffer l'UE. Y agissent trente fois plus de *lobbyistes* que de parlementaires ! Un groupe d'intérêt qui ne dispose pas d'une bonne représentation a de mauvaises cartes en mains pour la législation européenne, cela vaut de la même façon pour les groupes d'intérêt culturel ou économique. Cela devra rester comme cela jusqu'à ce qu'une mobilité libre permette aux composantes de réaliser l'équilibre des forces par un autre moyen. D'ici là la démocratie de l'UE restera précaire.

Le mobile du contexte sociétal ne s'est pas seulement opiniâtrement abattu, il est tombé bien bas et repose en partie dans les immondices. Le redresser et donc, remettre ses composantes en mouvement est un labeur pénible mais nécessaire. Chaque domaine de la société est renvoyé aux deux autres, mais aucun ne doit dominer un autre ni vouloir lui ôter son espace de mouvement indispensable, sinon le *lobbyisme* et la corruption se mettent à proliférer.

Comment cela doit-il être possible ? Les trois slogans de la Révolution française ne valent pas seulement différemment *sur* les divers champs, mais encore aussi *pour* la relation d'une sphère aux deux autres : la liberté de la sphère culturelle peut lui être purement et simplement offerte sans façon et elle ne doit vouloir qu'être laissée libre ; la sphère juridique conditionne les deux autres par l'échelle de mesure de l'égalité des êtres humains et n'est capable de vivre que si elle est fécondée par des idées et économiquement nourrie ; l'économie ne peut être solidaire, que si elle est déterminée par des lois et reçoit une force morale de la culture. Des êtres humains ont des facultés et des besoins différents, mais les mêmes droits. Précisément parce que les domaines sont dépendants les uns des autres, ils doivent pouvoir se développer indépendamment les uns des autres. Ce n'est que dans une continuité de mobile qu'un tel paradoxe cesse. Il s'agit toujours d'une relation juste entre déterminer et recevoir, produire et accepter — mais « juste » veut dire ici quelque chose d'autre pour chaque domaine sociétal. Liberté, égalité et solidarité en sont les mesures respectives.

Une productivité économique est renvoyée à en innovation constante, la science et l'art ne peuvent créer que librement. D'un autre côté, la liberté de la culture est seulement rendue possible par la solidarité de l'économie. Si la culture est financée par le détour de l'état au travers de l'imposition fiscale obligatoire,

⁹ Voir Max Horkheimer & Theodor W. Adorno: *Dialectique du rationalisme (Aufklärung) — Fragments philosophiques*, Francfort-sur-le-Main.

ensuite l'état voudra, pour le moins, partiellement déterminer sur elle. Or cela ne peut être qu'un expédient provisoire car cela signifie une restriction de la liberté sans laquelle la culture ne peut pas prospérer. L'économie voudra aussi voir la qualité reconnue pour son argent et au travers de cela avoir de l'influence. Or la culture ne peut uniquement produire qu'une mesure de qualité et encore de la qualité seulement si elle s'épanouit librement. Elle est donc renvoyée aux dons libres du côté de l'économie. L'absence de liberté par la réglementation d'état ou la dépendance économique, peut-être également nuisible. Ici il n'y a pas de formule passe-partout. Au moyen de l'équilibre des forces données, l'optimum doit à chaque fois être découvert. Mais la structure sociétale doit être conçue telle qu'elle permette cet équilibre. Une connaissance peut, au moyen du discernement dans le contexte, jeter le poids décisif nécessaire dans le plateau de la balance. Dans cette mesure rien n'est plus pratique qu'une bonne théorie. Pour la configuration d'une bonne constitution, on ne peut s'en passer.

À chaque pas, l'être humain individuel se meut sur tous les trois domaines sociétaux et il est constamment renvoyé à leurs productions différentes. Dans les droits de la liberté et de la solidarité de leurs citoyens, les systèmes sociétaux différenciés trouvent leur fondement homogène. Pour que leurs composantes puissent aussi librement se mouvoir, la cohérence sociale doit être, pour ainsi dire, placée très haut [suspendue comme un idéal présent ! *ndt*]. Plus la verticale entre la base et ce point de cohérence est établie de manière stable, plus l'horizontale du donner et prendre peut progresser d'autant mieux.

Ce que les domaines sociétaux se doivent mutuellement et peuvent se donner les uns aux autres, peut être exprimé dans l'image du mobile par des maximes inscrites sur les liens qui les engagent. Ce que l'état de droit peut donner à l'économie c'est la confiance du droit. Sans une régulation par le droit contractuel, le droit du travail, le droit de l'environnement et d'autres droits, auxquels on peut se fier, une économie ne peut pas être durablement fleurissante. La sentence correspondante peut donc se formuler ainsi : « Prospérité par la confiance dans le droit ». Elle se trouve sur le lien, entre le droit et l'économie. Au revers se trouve : « Droit par la subsistance de l'état ». Cela exprime ce que l'économie doit à l'état. L'état à besoin pour sa subsistance des fruits de l'économie qui sont généralement recouverts actuellement par le truchement de l'impôt. Sur le lien entre économie et culture se trouve d'une part : « Productivité par l'innovation », d'autre part, « Liberté par la solidarité ».¹⁰ Sur le lien entre la culture et le droit, peut se trouver d'un côté : « Liberté par le droit » et sur le revers : « Démocratie par reconnaissance ». Car la vie culturelle peut engendrer la reconnaissance mutuelle des êtres humains, qui est une racine de toute culture démocratique. Celle-ci est une des conditions préalables de l'état libre qu'il ne peut pas lui-même garantir. En commun une telle *Gliederung* de la société qui se meut librement crée donc les *conditions de vie de la dignité humaine*.

Die Drei 6/2019.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Martin Kollevijn est né sur le *Michaelshoeve* aux Pays-Bas. Après des études de philologie néerlandaise et de philosophie à Amsterdam et Berlin, il fut collaborateur de l'Institut Herdenberg à Heidelberg et de la Société anthroposophique à Berlin. Il publie des articles sur des questions de science spirituelle ainsi que d'esthétique, il est marié et père de deux fils.

¹⁰ La devise « Liberté par solidarité » caractérise le travail des « *Chancen eG* » qui finance la libre formation au moyen d'un contrat intergénérationnel inversé. Cette devise a stimulé la formation des cinq autres. Voir <https://chancen-eg.de/>